

## CONTES POPULAIRES DE LA BRESSE

## IV

## PLUS MALIGNE QUE LE DIABLE



NE paysanne avait trois filles. Cette paysanne était bien pauvre et chacun sait que dans l'ancien temps les pauvres étaient encore plus malheureux qu'à l'heure d'aujourd'hui. Les jeunes gens ne gagnaient que des gages dérisoires et souvent même ils ne trouvaient pas à s'affermier.

C'était le cas ici. Notre paysanne avait ses trois filles sur les bras et ni sou ni maille.

Un jour, un homme habillé en grand monsieur s'arrêta devant sa porte.

— Madame, lui dit-il, j'aurais besoin d'une bonne domestique. Pourriez-vous...

Il n'eut pas le temps d'achever sa seconde phrase. La mère s'écria : — Ah ! mon bon monsieur, j'ai trois filles à placer... Choisissez celle que vous voudrez.

Ils convinrent du gage et le monsieur emmena l'aînée, qui était la plus grande et la plus forte.

Ce monsieur si richement habillé, c'était le diable.

En traversant une grande forêt, il frappe le sol du pied. Aussitôt la terre s'ouvre et il descend dans son royaume avec sa victime.

Pauvre innocente ! Une fois en enfer, allez donc en sortir !... Elle y était depuis longtemps déjà et sa malheureuse mère n'en savait point de nouvelles. Elle avait beau s'informer de tous les côtés, consulter tous les passants, impossible de savoir ce que sa fille était devenue.

Quelques mois plus tard, le diable prit les traits d'un autre monsieur et retourna chez la femme pour demander une servante à affermer.

Elle lui répondit qu'elle avait bien encore deux jeunes filles en âge d'être placées, mais que cela l'ennuyait bien de s'en séparer et de les envoyer au loin, attendu qu'elle en avait déjà une en condition depuis fort longtemps sans savoir où elle était...

— Oh ! rassurez-vous, s'écria le diable en faisant le bon apôtre, je ne demeure pas loin d'ici, et votre fille viendra vous voir quand elle voudra...

La misère et la faim étouffent parfois la voix de la raison. A demi rassurée, la mère essuya une larme et laissa partir la seconde de ses filles.

La pauvre enfant prit le même chemin que la première.

Elle était en enfer depuis de longs mois déjà, avec sa sœur, et la douleur de leur mère faisait peine à voir, tant la pauvre femme avait les yeux rouges et le visage inondé de larmes. Hélas ! mon Dieu, quel malheur était donc arrivé à ses deux chères enfants ? Qu'étaient-elles bien devenues ?

Ce chagrin n'attendrit pas le diable. Une troisième fois il prit un nouveau déguisement et alla frapper à la porte de la paysanne.

Celle-ci put à peine ouvrir la bouche et, fondant en larmes, elle s'écria qu'à aucun prix elle ne se séparerait de sa troisième fille, parce que les deux premières étaient perdues.

Mais la troisième se jeta à son cou en disant :

— Oh ! mère, tranquillisez-vous ! Moi je ne me perdrai pas ! . . .

Et elle insista tant et tant que sa mère la laissa partir aussi.

Mais elle n'était pas bête, la plus jeune, et si elle désirait tant partir, c'était pour délivrer ses deux sœurs.

Hélas ! la pauvrete, elle ne savait pas à qui elle avait affaire. Elle fut conduite en enfer comme les deux autres.

Cependant elle ne se laissa pas aller au désespoir. Un jour, elle aborda le diable et lui dit :

— Tu sais que pour m'emmener tu as promis à ma mère de ne pas la laisser sans argent et sans provisions. Ce soir même tu vas lui porter cette caisse ; mais je te défends de regarder dedans. N'essaie pas même de l'ouvrir, car je t'avertis que je te verrai partout, et si tu me désobéis, gare à toi !

Le diable ressemble à bien des hommes : tout diable qu'il était, il trembla devant cette femme qui lui parlait si sec et il fila doux comme un enfant . . .

Or, voici ce qui s'était passé : En furetant un peu partout dans la demeure du diable, la plus jeune des filles avait trouvé une de ses sœurs inerte dans un placard. Pensez si ce spectacle la bouleversa !

Mais aussitôt après elle aperçut derrière une porte une petite vieille à figure ratatinée qui lui dit :

— Mon enfant, rassure-toi ! Il y a ici un pot d'onguent merveilleux qui ranime les morts. Prends le pinceau qui est à côté, plonge-le dans l'onguent et badigeonne ta sœur : immédiatement tu la verras revenir à la vie . . .

Quand la résurrection fut opérée, la jeune fille embrassa sa sœur et la fit coucher dans la malle, à côté d'une grosse somme d'argent et de provisions de toutes sortes, en lui disant :

— Ma sœur, fais bien attention : si le diable essaye d'ouvrir la malle en route, tu lui crieras : « Moi, je te vois ! »

Puis, lorsque la malle fut bien fermée comme il faut, la jeune fille appela le diable et dit :

— Allons, porte ça à ma mère et dépêche-toi.

Aussitôt le diable chargea la malle sur ses épaules et se mit en route. Quand il eut fait un bout de chemin, il trouva son fardeau bien lourd et il voulut ouvrir la malle pour savoir ce qu'il y avait dedans. Mais aussitôt il entendit ces mots : « Moi, je te vois ! »

Aussitôt le diable prit peur, il rechargea bien vite la malle sur son dos et continua son chemin.

En arrivant chez la paysanne, il dit :

— Tenez, bonne femme, voilà ce que votre fille vous envoie.

On devine la joie de la mère lorsque, en ouvrant la malle, elle découvrit une de ses filles, l'aînée, bien portante, qui lui sauta au cou toute joyeuse... Dès lors elle ne désespéra plus de retrouver les deux autres.

A quelque temps de là, en effet, elle vit arriver de nouveau chez elle un second individu avec une autre malle. Dans cette malle, bien entendu, il y avait la seconde de ses filles avec toutes sortes de trésors.

Mais, après avoir délivré ses deux sœurs, la cadette était toujours en enfer. Elle réfléchit alors au moyen d'en sortir elle-même.

Un jour, elle dit à son maître :

— Je suis bien malade. Il faut que je me mette au lit... Vous ne manquerez pas, dès ce soir, de porter à ma mère les provisions que je lui ai préparées et vous ferez en sorte de ne pas regarder dans la malle, car, vous savez que je vous verrai toujours.

Dès que le diable eut tourné le dos, elle fit un mannequin qu'elle coiffa d'un bonnet de nuit et le mit coucher à sa place dans son lit, le visage tourné contre le mur. Puis elle se blottit elle-même bien convenablement dans la malle avec plus de richesses encore que les deux premières fois.

Le soir venu, le diable entra dans la chambre pour voir si sa servante était couchée. Il aperçut dans le lit défait le mannequin immobile. « Elle dort, pensa-t-il, je puis partir... »

Il prit la malle et se mit en route. Cette fois son fardeau était si lourd, si lourd, qu'il dut le mettre à terre à plusieurs reprises pour se reposer. A la fin, il se dit : « Qu'y a-t-il bien dedans ? Eh ! je puis bien regarder. Ma servante dort, elle ne me verra pas ».

Il essaya d'ouvrir tout doucement, tout doucement... Mais, aussitôt, le refrain se fit entendre : « Moi, je te vois ! »

Alors, pris de peur, il remit précipitamment la caisse sur ses épaules et s'achemina à grands pas vers la demeure de la paysanne où il fut bien aise de la poser.

Puis il fit demi-tour et se hâta de rentrer chez lui pour se reposer.

Le lendemain matin, ne voyant pas sa servante, il courut regarder dans sa chambre. « Elle est peut-être toujours malade », pensa-t-il, et il s'approcha d'elle pour lui tirer le bras...

Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'ils n'aperçut qu'un mannequin affublé d'un bonnet !

Alors, il comprit, mais trop tard, qu'il avait été joué par une créature plus rusée que lui.

... Et cette petite histoire prouve, à n'en pas douter, que certaines femmes ont encore plus de malice que le diable !

(Conté, en 1893, par le jeune Léon Taponard, de Servas)

DENIS BRESSAN.

## FOLK-LORE DE L'Auvergne

### XIV

#### LES FÊTES DE SAINT-GAL A SAINT-AMAND

Saint Gal était évêque de Clermont au commencement du VI<sup>e</sup> siècle. Sa fête se célèbre le 1<sup>er</sup> juillet.

Le dimanche qui suivait, la procession allait de l'Église à la Chapelle de Saint-Gal, sur la pente méridionale de la Sure du Crest.

Après vêpres, les enfants de Saint-Gal, réunis au son du fifre et du tambour, prenaient chacun un fagot de bois de sarment et conduits par les bailes s'acheminaient vers la chapelle. Devant la porte occidentale du monument, sur la petite place, on formait un feu de joie, un *fougeas*, allumé par les bailes. Conduits par les bailes, on dansait une ronde autour du feu. On faisait de rapides évolutions autour de la chapelle, en chantant un refrain où étaient indiqués les détails de la fête du lendemain, et les noms des personnes qui y avaient contribué par des offrandes en nature ou en argent. Quand le feu était éteint, on vidait, au soleil couchant, deux brocs de vin apportés par les bailes. Les assistants se partageaient le charbon.

Le lendemain, lundi, dès l'aurore, les enfants de Saint-Gal, montés à cheval, coiffés de tricorne, ceints d'une écharpe blanche, un sabre à la main, se réunissaient sur la place publique. Ils vont prendre la bannière de l'Église que les bailes portent en tête de la *Bravade* (calvacade), les cloches sonnent, on va entendre la messe à Authezat,